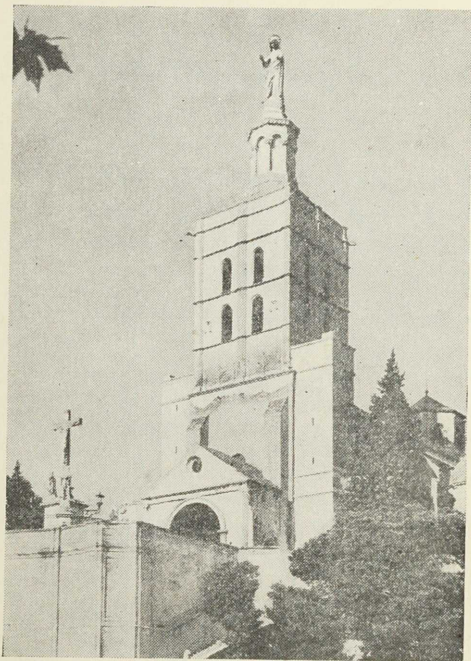


St. Avignon

BASILIQUE DE N.-D. DES DOMS

PETITE NOTICE



EDITION DU CHAPITRE MÉTROPOLITAIN
Maison Aubanel Père, Imprimeur de Notre Saint-Père le Pape

Chm. PINET (1954-55)

1463 SP

Boite A-219
B. Angon



DOCUMENTATION

*Cette petite notice est un résumé succinct des livres :
Notre-Dame des Doms, Histoire et Guide de l'Abbé
L. Valla ; Une visite à N.-D. de Doms d'Avignon de
L. Duhamel.*

*Nous l'avons complété de quelques détails puisés
dans nos archives.*

G. P.

E: 71

La Basilique Métropolitaine Notre-Dame des Doms

I. Origine de la Cathédrale.

Edifiée sur l'emplacement d'une ancienne église dédiée, elle aussi, à la Sainte Vierge, la Basilique actuelle fut construite au milieu du XI^e siècle et consacrée le 8 octobre 1063 ¹. Elle est appelée Notre-Dame des Doms (*de domo episcopali*), parce qu'elle était en tant que cathédrale la « Maison de l'Evêque », « Notre-Dame de la Maison ».

II. Le Porche.

Avec ses pilastres corinthiens et son fronton triangulaire, le porche est une gracieuse imitation de l'architecture antique.

III. Le Clocher.

Très belle tour carrée de 39 m. 40 cm de hauteur. Il fut détruit et reconstruit plusieurs fois. En 1859, on éleva sur sa terrasse une sorte de pyramide surmontée, elle-même, d'un piédestal de forme octogonale destiné à supporter la statue massive de Notre-Dame

1. D'après une vieille légende, l'église primitive aurait été consacrée miraculeusement par Notre-Seigneur lui-même. La même tradition en attribue l'origine à sainte Marthe, l'embellissement à l'empereur Constantin et l'agrandissement à Charlemagne.

des Doms. Le sommet de la couronne de la Vierge est à environ 55 mètres.

La sonnerie se compose d'un carillon qui chante les gloires de Marie-Immaculée aux jours de fête et d'un bourdon du poids de 6.300 kilos. Du haut de ce clocher fut sonné pour la première fois, en 1318, l'*Angelus* du soir, sur l'ordre du Pape Jean XXII.

IV. Le Vestibule.

Le couloir d'entrée a la forme d'une galerie romane. Il fut décoré au XVII^e siècle de caissons peints ou sculptés. Sur les murs on voit quelques lambeaux de fresques anciennes du XV^e siècle (1428).

Les statues de sainte Marthe et de sainte Marie-Madeleine sont l'œuvre de Pierre Mignard le jeune, architecte-peintre et sculpteur. A leur place étaient, avant la Révolution, dans la niche de droite la statue de saint Pierre, premier Pape et, dans celle de gauche, une urne funéraire en marbre noir : instructive allégorie rappelant que tout homme, fût-il Pape et au faite des honneurs, est destiné à la mort et à redevenir poussière.

Cet enseignement est encore illustré par les ornements qui sont au fronton des deux niches : sur l'une, la tiare, symbole de la dignité suprême, que deux angelots contemplant avec admiration et, sur l'autre, une tête de mort et deux ossements croisés que deux autres angelots regardent avec effroi. Les anges, de très bonne facture, seraient de Jacques Bernus.

V. La Nef.

Primitivement romane, la nef a subi, du XII^e au XIII^e siècle, de nombreux remaniements qui en ont

modifié le style. La voûte, moitié romane et moitié ogivale, s'élève à environ 15 mètres. Les tribunes (fin du XVII^e siècle), sont d'un style différent qui n'est pas en harmonie avec le reste de l'édifice. Les sculptures sont de Pierre Péru, qui les fit en 1672. C'est un splendide travail, mais qui n'est pas à sa place.

De chaque côté de l'entrée dans la nef, deux tableaux à cadres cintrés : à droite « *L'Annonciation de la Vierge* », signé N. Mignard, 1639 ; à gauche « *La Présentation de Jésus au Temple* », signé Renaud-Levieux, 1634. Deux œuvres de haute valeur.

VI. La Coupole.

Portée par huit arceaux concentriques, elle s'élève, au-dessus du sanctuaire, à 26 m. 90 de haut. A son faite, elle prend la forme d'un octogone régulier sur lequel repose un lanternon, percé de huit fenêtres. Les peintures qui la recouvraient, œuvres de J.-B. Lauze (1677), ne sont plus visibles, rongées par l'usure du temps.

VII. Le Sanctuaire.

La magnifique balustrade en marbre blanc qui l'entoure date de la restauration de l'église, après la Révolution. Comme les tribunes, elle n'est pas dans le style de l'ensemble de l'édifice.

Le Maître-Autel, œuvre du sculpteur Mazetti (1823), a remplacé l'ancien autel papal qui se trouve actuellement dans la chapelle de Saint-Joseph.

Les grandes Orgues, en bois doré, avec le saint Roi David jouant de la harpe, au-dessus du trône pontifical, sont du XVI^e siècle.

Le Trône, en marbre blanc, au dossier en forme de mitre, avec sur ses côtés les animaux symboliques de saint Marc et de saint Luc : le lion et le bœuf, tous deux munis d'ailes, est du XII^e siècle. Il servit aux cérémonies pontificales des Papes d'Avignon.

Le tombeau de Crillon-le-Brave, ami et compagnon d'armes d'Henri IV, est près du trône épiscopal.

VIII. Le Chœur.

La vieille abside du XI^e siècle étant jugée trop étroite fut démolie et remplacée par l'abside actuelle en 1671. Architecte : François de la Valfenière ; entrepreneur : Jean Rochas.

Tout autour, les salles des chanoines et, au fond, un fort beau fauteuil archiepiscopal, en bois doré, sous un riche baldaquin. Du côté de l'évangile, les portraits du Pape Jules II, ancien archevêque d'Avignon et du Bienheureux Pierre de Luxembourg ; au-dessus des stalles, ceux des sept Papes français et légitimes d'Avignon : Clément V, Jean XXII, Benoît XII, Clément VI, Innocent VI, Urbain V et Grégoire XI.

Un peu haut placés et difficiles à voir, deux grands tableaux : au-dessus de l'orgue d'accompagnement, *la Résurrection* qu'on attribue à P. Mignard ; en face, *l'Assomption de la Sainte Vierge* signé par Nicolas Mignard (1653). C'est une des plus belles œuvres de l'auteur qui la peignit lorsqu'il était à l'apogée de son talent.

IX. Le tombeau de Jean XXII.

La porte du sanctuaire, face au trône pontifical, donne accès à l'ancienne chapelle de Tous-les-Saints, construite en 1322. Elle renferme, depuis la restauration de l'église après la Révolution, le tombeau de Jean XXII, deuxième Pape d'Avignon, mort le 4 décembre 1334.

C'est un splendide monument « en pierre de Velleron ou de Pernes, blanche comme l'albâtre », œuvre de Jean Lavenier, dit Jean de Paris, qui l'acheva en 1345. Il coûta, dit-on, quarante mille francs. Sur le sarcophage était la statue, en marbre blanc, véritable portrait du Pape défunt.

En 1759, les chanoines qui avaient fait ouvrir le sépulcre avaient reconnu le corps du Pontife, parfaitement conservé. Mais en 1793 la tombe fut profanée par les révolutionnaires qui dispersèrent les ossements et brisèrent la statue en marbre blanc, ainsi que les statuettes de même matière qui décoraient les niches du mausolée.

Le monument fut reconstitué tant bien que mal, après la tourmente, mais il n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'il fut pendant quatre siècles et demi. Le gisant qui a remplacé la statue primitive est une œuvre médiocre qui, d'ailleurs, ne représente qu'un évêque et le sépulcre est vide. Il n'en demeure pas moins, malgré les mutilations qui lui furent infligées par la malice des hommes, un très beau spécimen du style gothique flamboyant et, bien qu'il soit vide, un vénérable monument qui contient, pendant plus de quatre siècles, les restes d'un grand Pape.

Les tableaux. Dans cette chapelle on peut admirer, au-dessus des armoiries des Papes d'Avignon, deux belles toiles : *l'Adoration des Bergers*, de Nicolas Mignard et la *Vierge sur le croissant* que contemplant en extase saint François d'Assise et une moniale ; sur le mur d'en face, *Saint Ruf*, premier évêque d'Avignon, de Parrocel, *l'Annonciation* du même auteur, *l'Assomption* de Pierre Mignard et la *Descente du Saint-Esprit*, fort belle toile, non signée.

X. La Sacristie.

De la chapelle du tombeau on accède à la sacristie.

Les meubles, en bois de noyer, tout autour des murs, sont le travail d'un réputé artisan avignonnais, Agricola Perdiguier. On y admire deux tableaux remarquables : *Saint Bruno en prière dans le désert* signé de P. Parrocel et une scène évangélique, *la Guérison d'un possédé du démon* signé par Latil (1827), ainsi que deux œuvres d'art de sculpture : un *Christ en ivoire* qui appartient à Pierre Mignard et une *Flagellation en argent massif*.

Les Chapelles latérales

I. Chapelle de Saint-Joseph.

C'est la première, à droite, après le vestibule. Elle fut reconstruite en 1840. Elle a de spécial son autel du XII^e siècle, ancien autel-majeur de la cathédrale, sur lequel les Souverains Pontifes célébrèrent les saints Mystères. Primitivement tabulaire, il fut doté d'un rétable représentant en un triptyque sculpté la Nativité, la Mort et le Couronnement au Ciel de Marie ¹.

Le vitrail représente la décollation de saint Paul.

II. Chapelle des Ames du Purgatoire.

Bâtie au XVII^e siècle, sur plan carré, elle est surmontée d'un petit dôme, légèrement ovale, avec un lanternon. Sur les côtés sont les statues en pierre de sainte Anne, mère de la Très Sainte Vierge, dont l'église d'Apt garde précieusement les reliques, et du Bienheureux Pierre de Luxembourg, jeune cardinal, mort à Villeneuve-les-Avignon, à l'âge de 22 ans, après une courte vie mais toute de douceur, de pureté et d'humilité.

¹ 1. L'adjonction de ce rétable marial aurait été faite pour mettre l'autel et la chapelle en harmonie avec la statue de Notre-Dame de Tout-Pouvoir qui y avait été placée en 1859.

III. Chapelle de la Résurrection.

Autrefois tout petit édicule, elle fut édiflée sur la demande de Mgr Libelli, archevêque d'Avignon, dans le but qu'on y établit sa sépulture. Lui-même la consacra solennellement le 19 mars 1682, sous le vocable de la Résurrection.

Elle est de forme octogonale. Quatre statues, plus que grandeur naturelle, la décorent et figurent quatre des principaux témoins de la Résurrection. La plus remarquable, due au ciseau de Pierre Puget, est celle de saint Pierre. Elle est frappante de vérité et d'expression : le vrai saint Pierre transfiguré et repentant après sa chute. Les autres : saint Jean, saint Thomas et sainte Madeleine, de moindre valeur, seraient l'œuvre de J. Bernus.

Trois bas-reliefs, au-dessus des arcades, représentent les résurrections de Lazare, du fils de la veuve de Naïm et de la fille de Jaïre ; un quatrième, Jésus descendu de la Croix.

Dominant le bel autel en marbre sculpté par Mariotti est la statue de Notre-Dame des Doms, dite la *Vierge de Pradier*.

IV. Chapelle du Sacré-Cœur.

La dernière avant le sanctuaire est la chapelle du Sacré-Cœur, appelée aussi de Sainte-Névia-Félicité.

Elle possède sous son autel la châsse des reliques de cette martyre qui n'est pas la sainte Félicité de Carthage, mais une jeune romaine immolée pour sa foi au III^e siècle.

Le vitrail représente le S.-P. Pie IX remettant la

châsse à un chanoine de la Métropole et le martyre de l'héroïque chrétienne.

Sur les murs, deux tableaux de rare valeur, signés de Nicolas Mignard, 1630 et 1637 : la *Visitation de la Sainte Vierge* et la *Présentation de Marie au Temple*. Dans ces deux œuvres, réalisées lorsqu'il n'avait encore que 25 et 32 ans, le jeune artiste se révèle déjà le Maître qu'il sera plus tard.

V. Chapelle du Saint-Sacrement.

Sise du côté Nord, elle comprend aujourd'hui toute la nef latérale et s'appelle encore chapelle de Notre-Dame-de-Tout-Pouvoir. Elle est formée de la réunion de deux anciennes chapelles que construisirent, en vue de leur sépulture, deux archevêques d'Avignon : Jacques de Via, neveu du Pape Jean XXII, en 1316 et Mgr Antoine Florès, en 1506. Une magnifique grille en fer forgé ferme le grand arceau qui la relie au sanctuaire.

Les fresques qui décorent les murs de cette petite nef à trois travées sont du peintre Eugène Devéria qui les peignit de 1838 à 1842. Elles représentent des sujets de la vie de la Sainte Vierge.

Apposé au mur septentrional, dans la seconde travée, est le tombeau du Pape Benoît XII.

Il ne reste plus du mausolée primitif, qui était aussi important que celui de Jean XXII, qu'une façade composée d'un arc gothique et le bas-relief aux statuettes mutilées. La belle statue en marbre blanc du XIV^e siècle a été remplacée par un gisant quelconque en pierre, sans aucun insigne pontifical et portant une coiffure qui voudrait être une tiare mais qui n'est qu'un crénelage sans élégance.

Dans le haut, deux vitraux gothiques représentent : l'un, le Pape Clément VI et la Reine Jeanne de Naples qui lui vendit la ville d'Avignon ; l'autre, les empereurs Constantin et Charlemagne, portant chacun la maquette de la cathédrale primitive des Doms dont ils auraient été, d'après la pieuse légende, les restaurateurs.

Sous le grand arceau de la première travée, une dalle ferme le tombeau actuel des Archevêques d'Avignon, portant l'inscription : *Sepultura episcoporum avinionensium.*

Couvrant les murs de la même arcade, deux grandes toiles de E. Devéria, de réelle valeur : *la Présentation de Marie* et *l'Adoration des Bergers*. Deux autres toiles du même auteur sont de chaque côté du monument de Benoît XII : *le Reniement de saint Pierre* et *le Repos de la Sainte Famille en Egypte*.

VI. Chapelle de Saint Roch.

La première en entrant dans l'église du côté Nord.

Son autel est le plus ancien de la Métropole, certains archéologues l'estiment du IX^e siècle. Il est en marbre ripolin, légèrement creux à l'intérieur et entouré d'un rebord peu saillant. La table est supportée par cinq colonnes en marbre blanc, aux chapiteaux ornés de feuillages. Il aurait été le premier Maître-Autel de l'antique Cathédrale, celui-là même qui aurait été, au dire de la légende, consacré de la main propre de Notre-Seigneur.

Au-dessus de l'autel, la statue de saint Roch, en bois doré, et le vitrail représentant saint Pierre recevant les clefs du royaume des Cieux.

VII. Chapelle de l'Ecce Homo.

Enfin, immédiatement attenante à la porte d'entrée, communiquant avec le vestibule, la chapelle de l'Ecce Homo.

On rencontre en y entrant, à gauche, une belle cuve baptismale gothique en pierre datant de l'époque de l'Archevêque Antoine Florès (1503-1512). Du même côté, les statues de saint Bénézet, le constructeur du Pont d'Avignon, et celle de saint Benoît Labre ; de l'autre, l'évêque saint Nicolas avec les trois enfants qu'il sauva miraculeusement et dans une large niche ogivale, le Christ couronné d'épines, assis, les mains liées, revêtu d'une robe rouge, image du Rédempteur, très pathétique, du XVI^e siècle.

Au-dessous de l'autel, couché comme dans son sépulcre, l'ancien Christ du Calvaire qu'un gros orage abattit en 1828 ; au-dessus, une *Descente de Croix* et un *Jésus gravissant le Calvaire*, sur bois, de Simon de Châlons (1425).

Les Madones de la Métropole

I. Notre-Dame de Tout-Pouvoir.

C'est notre plus ancienne statue mariale, œuvre d'un auteur inconnu et d'une date incertaine.

Elle est en pierre.

Faute de pièce authentique sur son origine, les archéologues ont essayé d'en déterminer l'époque par les caractères de style qu'elle présente. Certains indices, notamment sa légère inclinaison à droite, ont permis à quelques-uns de dire qu'elle serait du XIV^e siècle.

Un vieux document la signale dans une niche de la chapelle Sainte-Anne en 1650 et, ainsi, lui assigne une existence au moins trois fois séculaire. L'oratoire dédié à l'aïeule de Notre-Seigneur était sur le flanc Est du Rocher des Doms. Il fut détruit en 1793 par la rage sacrilège des révolutionnaires. Pour sauver la Madone, de pieux habitants des rues Fusteries l'emportèrent et la rendirent à la Métropole après la tourmente.

En 1835, Mgr Dupont, le restaurateur de la Basilique, la plaça dans la première chapelle de droite, au-dessus de l'ancien autel-majeur de la Cathédrale, l'autel papal.

En 1880, la Madone quittait cette place un peu trop retirée pour en occuper une plus honorable dans la chapelle du Saint-Sacrement. Malheureusement, elle avait été recouverte en 1859, comme c'était le

goût (?) de l'époque, d'une couche de couleur. Mais un accident qu'on pourrait appeler providentiel, survenu en 1951, rendit nécessaire une réparation qui donna l'occasion de la dépouiller de ce regrettable bariolage.

Désormais, toute rajeunie dans sa robe ivoirée, la vieille icône est toute rayonnante de grâce, sur son socle marbré, le soir surtout lorsque la baigne la lumière du soleil couchant et, plus que jamais, elle est l'objet de notre vénération.

II. Notre-Dame des Doms.

appelée *Vierge de Pradier*

En 1835, lors de l'épidémie de choléra qui sévissait dans la région provençale, la population avignonnaise fit le vœu d'ériger une grande statue à la Sainte Vierge si elle échappait au fléau.

De fait, elle n'en souffrit presque pas.

C'est Mgr Dupont, archevêque d'Avignon de 1835 à 1842, qui prit l'initiative de réaliser la promesse de son peuple. Il ouvrit une souscription. Elle rapporta la somme de 10.000 francs à laquelle vinrent s'ajouter un don de 2.000 francs offert par l'Etat et une subvention de 1.500 francs votée par le Conseil municipal.

Selon le désir des Avignonnais, la Vierge devait être de haute stature et sans l'Enfant sur les bras.

L'exécution en fut confiée au célèbre sculpteur Pradier pour le prix convenu de 10.000 francs.

Elle est taillée dans le marbre.

La parole de la Sainte Ecriture gravée par l'artiste sur le socle même de la statue : *Etiam interpellat pro*

nobis, indique bien la pensée dont s'est inspiré l'auteur : représenter Marie dans son rôle d'auxiliatrice des chrétiens et au moment même où elle prie Dieu d'éloigner de la ville le terrible fléau.

Il y a pleinement réussi.

L'Archevêque d'Avignon, en la présentant à son peuple, l'appela : « un chef-d'œuvre destiné à raconter aux générations futures les bienfaits de la Reine du Ciel et la reconnaissance de cette ville envers sa Bienfaitrice ».

« Son attitude est celle d'une orante dans toute l'extase de la prière. » Elle fait très justement, dit Duhamel, « l'admiration des Amis des Arts ».

Disons mieux : Elle gagne notre confiance et stimule notre piété.

III. La Vierge du Clocher.

La tour gigantesque du clocher qui mesure trente-neuf mètres quarante centimètres fut surmontée, en 1859, d'un grandiose piédestal destiné à porter une statue de la Vierge « en plomb repoussé ». Celle-ci a six mètres de haut et pèse 4.500 kilos. Elle est le travail de Durand, fondeur à Paris, qui la réalisa d'après la maquette d'un artiste avignonnais du nom de Courneau.

Elle fut inaugurée et bénite le 24 octobre 1859, au cours d'une splendide solennité. Mgr Debelay, assisté de six autres pontifes, la présidait. A cette occasion fut chantée pour la première fois la *Cantate à Notre-Dame des Doms*, due au talent d'un musicien avignonnais, M. Imbert.

Il y aura bientôt cent ans que la statue géante, visible à plus d'une dizaine de lieues à la ronde,

du haut de son majestueux pinacle, bénit la ville et les campagnes de la Provence et du Comtat dont le paysage s'étend jusqu'au loin.

N'avait-elle pas sa place tout indiquée la statue de la Mère Immaculée sur la pointe de ce clocher où fut sonné, pour la première fois dans la Chrétienté, en 1318, à la demande et sur l'ordre du Pape Jean XXII, l'*Angelus* du soir ?

*
**

Avec les trois Madones de notre Métropole, saluons les cent-cinquante-huit autres statues de la Bonne Mère qui décorent encore aujourd'hui les niches élevées par nos pieux ancêtres au fronton de nos demeures et aux carrefours des rues de notre cité.

Invoquons-les toutes à la fois sous le même vocable :
NOTRE-DAME D'AVIGNON, PRIEZ POUR NOUS.

Gabriel PINET,

Chanoine de Notre-Dame.

Imprimatur :

Avignon, le 31 Mai 1953.

Mgr Jules AVRIL, vic. gén.

MAISON AUBANEL PÈRE. — AVIGNON

N° 14.0024 - Juin 1953 - I. 2.084 - Dépôt légal 2^e trimestre 1953 - E. 257

